

Pierre Raphaël Pelletier, *L'OEil de la lumière*, poésie, Les Éditions L'Interligne, Ottawa, 2007, 96 pages

Antonio D'Alfonso

Number 139, Spring 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40722ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

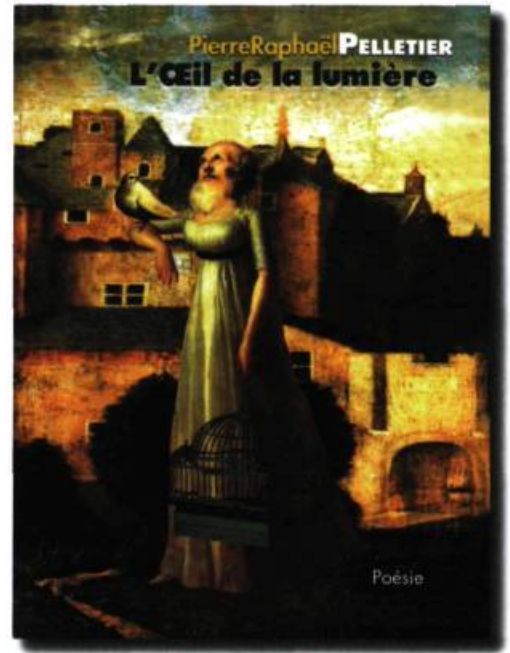
[Explore this journal](#)

Cite this review

D'Alfonso, A. (2008). Review of [Pierre Raphaël Pelletier, *L'OEil de la lumière*, poésie, Les Éditions L'Interligne, Ottawa, 2007, 96 pages]. *Liaison*, (139), 63–63.

L'Œil de la lumière

ANTONIO D'ALFONSO



L'ŒIL DE LA LUMIÈRE DE PIERRE RAPHAËL PELLETIER est une peinture. Mais aussitôt que j'écris ce mot Pelletier précise : c'est une peinture faite par « un peintre en bâtiment/de résistance ». Est-il vraiment question de « résistance » dans ces pages si avares de mots ? Disons plutôt que, en citant encore une fois Pelletier, « l'histoire ne retient/que ceux et celles/qui la défont ». Donc, le poète se donne comme mission de défaire le passé pour regarder ailleurs : le passé de l'auteur, ainsi que le passé de l'art.

En lisant ces hexamètres camouflés en courts vers libres on entend le soupir d'un homme qui jette un coup d'œil vers son enfance ; mais cet arrière-paysage semble très inefficace et s'efface très vite sous les poids des années d'un déjà « vieillard ». La récupération de la jeunesse, nous rappelle Pelletier, n'est plus que « fragile irrévérence » et, peut-être silence qui n'accueille que faiblement la force de mots que l'écrivain utilise pour raconter son plus que soi. Le passé est un « miroir qui renoncera/à son image ».

On se demande si le « tu » à qui on s'adresse partout dans ce livre n'est pas également une image du poète ? On lit plusieurs vers mémorables dans ce livre mais trois, en particulier, frappent par leur complexité : « je ne peux écrire/ce que je suis/incapable de taire ».

Comment se l'expliquer ce subtile miroitement, à travers une rime cruellement masculine et silencieuse, qui scintille entre « écrire » et le « taire », et qui renvoie par réflexion déformante l'enjeu, le pari, oserais-je dire, qu'engage Pelletier ? Admirablement contraires, ces deux termes affichent l'oxymore qui travaille toute son entreprise difficile. Écrire-taire : écrire ce qui doit se taire ; ne pas écrire ce qui doit se taire ; écrire ce qui ne doit pas se taire.

Renverser l'emplacement des mots et nous nous retrouvons devant le même mur : Taire-écrire : Taire ce qui doit s'écrire ; ne pas taire ce qui doit s'écrire ; taire ce qui doit s'écrire.

Une conception trouble de l'art se mue sous ces mots en apparence si simples et si certainement cyniques. À la fin de la longue liste des noms d'artistes que l'auteur remercie

il y a inscrit, comme pour nous le rappeler, que tout n'est pas glorieux dans ce monde de contrariétés : « la police de la pensée codifiée ».

Rien de plus inquiétant que la milice qui règle sa façon de penser. Cette même police est réfléchie au début du recueil dans ces mots : « au-delà des peurs ». Afin de parler, il faut être ailleurs : « enfin je me sens/sans moi ».

Écrire, taire, se sentir sans soi, l'enfance et le soi ne suffisent plus à dérouter l'Histoire. Il faut l'appui des autres, d'autres écrivains, d'autres artistes, d'autres penseurs qui sont passés par le même chemin. En effet, on revient à ce « tu » qui est nul autre que celui ou celle qui n'est pas soi. De soi, on sort vers l'autre : « je m'insurge contre moi-même » ou bien « j'écris ainsi/ma disparition », écrit Pelletier pour décrire cette traversée vers l'autre.

Le miroir ne réfléchit plus d'images de soi, mais celles de Picasso, de Vinci, Bacon, Lautrec, Soutine, Goya, Magritte, Picabia... Oui, dans l'eau « sous le pont Mirabeau /coulent... les artistes ».

Entre « la vie ou son roman » il y a l'autre et l'écrivain qui a, heureusement, l'amitié de « quelques misérables génies », grâce auxquels on fera ce voyage vers un futur « sans retour ». L'écrivain y choisira le poème de l'œil, l'œil qui regarde, l'œil qui écoute, l'œil qui lit, l'œil qui sourit équivoquement comme « une joconde ».

Pierre Raphaël Pelletier a l'âge de ses migrations et sa parole n'a plus de frontières, et ce sont ici les ingrédients qui insufflent à ces pages ce goût d'optimisme qui fait que l'univers communément capté parvient à recycler l'erreur et la bêtise du soi. ■

Pierre Raphaël Pelletier, *L'Œil de la lumière*, poésie, Les Éditions L'Interligne, Ottawa, 2007, 96 pages.

Antonio D'Alfonso est éditeur depuis 30 ans. Il a fondé Guernica en 1978. Il est aussi écrivain depuis 1973. Il vient de publier L'aimé aux Éditions Leméac. Un vendredi du mois d'août a été lauréat du prix Trillium.